32e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 3 9468 20 JANVIER 1910

# L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les jeudis

**Mgr F. PERRIOT**
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF

**A. ROZIER**
Dr en théologie
SOUS-DIRECTEUR

*L'abonnement, pour tout l'Univers, est de 15 francs à l'*Edition complète, *de 10 francs à l'*Edition partielle.
Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison St-Pierre, rue Tassel, à Langres (Haute-Marne).

## Causerie de l'AMI sur les « Revues »

SOMMAIRE

I. Une conversion de protestants par la Sainte Eucharistie. — II. L'adolescence et la jeunesse d'un protestant piétiste. — III. L'enfance et la jeunesse d'une protestante d'élite. — IV. Un jeune ménage protestant en route vers le catholicisme. — V. La conversion. — VI. Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point. — VII. La religion de Montaigne. — VIII. M. Faguet. — IX. Revues thomistes. — X. Islamisme ; saint François de Sales au diocèse de Belley ; l'Eucharistie et l'Agape.

I. — *Une conversion de protestants par la Sainte Eucharistie.* — Sous ce titre, en deux longs articles des *Etudes* (5 et 20 août 1909, p. 305-329, 466-493), le P. Emmanuel Abt publie en français la plus grande partie des manuscrits où deux convertis d'il y a près de trois quarts de siècle avaient consigné, sur la demande de leur confesseur, le récit (en allemand) de leur vie dans le protestantisme, puis de leur conversion au catholicisme.

Ces deux convertis sont le père et la mère du Jésuite d'aujourd'hui, du P. Abt, — tous deux nés et élevés dans l'Eglise luthérienne d'Alsace ; — tous deux rentrés de concert, après quelques années de mariage, dans le sein de l'Eglise romaine ; — tous deux, dans leurs années protestantes, pleins de foi, piétistes, mystiques, avec une folle tendance à l'illusion, ce qui est l'écueil inévitable du piétisme protestant, privé de boussole doctrinale ; — tous deux entrevoyant dans la Sainte Eucharistie, le jour même où elle leur est révélée, la réalisation inespérée de toutes leurs aspirations mystiques, le calme, la paix, la joie inénarrable de l'union divine.

II. — Le père, M. Abt, commence son récit à sa quinzième année. A cette époque (1821), arrive à Colmar, sa ville natale, un missionnaire piétiste soldé par l'Association continentale de Londres. Ce missionnaire apportait, disait-on, le saint Evangile dans sa pureté primitive. Il priait à genoux (ce qui ne se fait jamais dans le protestantisme allemand, non plus que français) ; et beaucoup de personnes se rassemblaient chez lui.

En quittant Colmar, il confie sa mission et sa doctrine à un jeune homme appelé Louis Bott (qui en 1863, à la date où M. Abt écrivit ces notes, était encore chef des piétistes à Colmar).

M. Abt avait pu voir l'anglican avant son départ ; mais c'est surtout Louis Bott qu'il entendit, et cette prédication piétiste lui parut tout autrement pleine d'onction et de cordiale simplicité que les prêches des pasteurs protestants :

> Tout y était plus en rapport avec les besoins de mon âme, écrit-il. Aussi j'en vins bientôt à prendre la sérieuse résolution de ne plus servir que Dieu seul, de renoncer au péché, aux plaisirs du monde, pour mener une vie nouvelle. Je retournai plus souvent auprès des piétistes, et, non content de m'être converti moi-même, je courus chez mon frère, chez mon beau-frère, chez toutes les personnes de ma parenté, et je n'eus pas de repos que je ne les eusse amenés tous à m'imiter et à me suivre. Ils ne s'en repentirent pas. Car alors nos pasteurs étaient des hommes peu exemplaires..., de sorte que, dans ce nouveau milieu, nos parents furent plus portés qu'auparavant à la vertu et à la piété.

Cette conversion au piétisme ne sera pas, chez notre adolescent, un feu de paille. Cette orientation vers la perfection et l'apostolat sera durable, semée d'illusions, de périls même, mais, grâce à Dieu, définitive, jusqu'au jour où la Providence surnaturelle l'amènera au seuil de l'Eglise.

Peu après, il quitte Colmar et va, à quelques lieues de là, à Münster d'Alsace, apprendre chez un riche fabricant le dessin. Il songe à embrasser la carrière assez belle (alors surtout) de dessinateur de fabrique. Mais son ardeur d'apostolat ne lui laisse pas de relâche. A Münster comme à Colmar, il évangélise. Il n'a que seize ans, et il veut convertir tout le monde. Et tout le monde vient à lui en effet, même des vieillards à cheveux blancs, aux réunions pieuses qu'il organise le dimanche et même les autres jours. On le dénonce à son patron. Celui-ci lui représente sa jeunesse et son inexpérience : — « Cessez aussitôt votre prosélytisme ; et le dimanche, au sortir de l'office (luthé-

rien), allez de suite à votre travail de la semaine, à votre dessin. »

Aller au travail le dimanche, c'était trop fort, c'était manifestement contre la loi de Dieu. Il quitte sa place. Un missionnaire protestant qu'il rencontre, lui promet monts et merveilles, une place où il n'aura plus à travailler que pour le royaume de Dieu. Il rentre à Colmar, et va trouver son protecteur, qui était président de la Société biblique. Il lui raconte son affaire, son refus de travailler le dimanche, la loi de Dieu... : — « Ah ! la loi de Dieu ! fait l'autre, votre Moïse pouvait écrire tout ce qui lui plaisait... Et votre carrière brisée ! » Et il était « président de la Société biblique » !

Cependant la place « apostolique » qu'on a fait briller à ses yeux, ne paraît pas à l'horizon. Il entend parler des missions (protestantes) en pays infidèles. Il veut être missionnaire chez les sauvages !

Il y a une maison de missionnaires à Bâle. Il demande à y être admis. On lui objecte son jeune âge ; mais, en attendant, il pourra apprendre un métier dont il tirera parti quand il sera en pays de missions. Il opte pour la menuiserie et entre aussitôt comme apprenti chez un ébéniste de Bâle.

Mais avant tout, le souci de son âme. Il découvre tout aux portes de Bâle un petit bois solitaire, où il va chaque dimanche de grand matin, et souvent pour toute la matinée, se recueillir devant Dieu, à genoux, les mains au ciel, criant vers lui de toute la puissance de son âme, pour obtenir la grâce de passer sans péchés la semaine suivante. C'était pour lui « comme un tribunal de pénitence. C'était à Dieu présent que je confessais mes fautes ; et quand j'avais déversé tout mon cœur dans son sein, j'étais fortifié et content. »

Il fuyait les occasions de péché. Jamais il ne se serait permis d'aller aux auberges ou autres lieux de dissipation. Il se disait : — « Il faut devenir d'abord ton propre missionnaire avant de vouloir être celui des autres. » Les ouvriers qu'il rencontrait à l'atelier, se moquaient de lui, tenaient devant lui, à dessein, des propos inconvenants, puis, le voyant inébranlable, cessèrent leurs attaques. Son patron l'aimait et l'estimait, tout en trouvant sa piété exagérée.

Il continuait cependant à fréquenter le temple, l'assemblée des piétistes, la maison des missions. Mais déjà ses lectures l'orientaient d'autre côté. Un ami piétiste et quelque peu illuminé lui avait prêté des Extraits de la vie des Saints. Il y prit un vif attrait, surtout à la vie de sainte Thérèse et d'un frère Laurent de la Résurrection, qui avait pour pratique spéciale l'exercice de la présence de Dieu. C'est cette présence de Dieu, l'union à Dieu, qui était précisément le plus cher désir de notre jeune apprenti.

Alors arrive à Bâle un vicaire protestant, Gantz, qui est un apôtre extraordinaire. Gantz a fait des prodiges de conversions dans sa paroisse précédente et dix lieues à la ronde, si bien que les pasteurs voisins, jaloux, ont dénoncé à l'autorité ce zèle intempestif, et Gantz se réfugie à Bâle, renonçant à toute prédication, à toute œuvre extérieure, à tout culte extérieur pour mener une vie toute de recueillement, vie intérieure et cachée en Dieu.

Notre apprenti fait sa connaissance et le prend pour directeur spirituel. Désormais il est tout à la vie intérieure et ne va plus au temple, ni à l'assemblée des piétistes, ni à la maison des missions :

Tous mes soins et mes efforts se tournèrent vers la vie intérieure, dans la persuasion que l'extérieure était superflue et inutile. Je m'appliquais principalement à l'exercice de la présence de Dieu : l'adorer résidant dans mon intérieur, le chercher, l'aimer, me perdre enfin dans ce repos du cœur en Dieu, toujours présent en moi comme autour de moi, tels étaient mes désirs et ceux de mon ami.

Il nous arrivait quelquefois de rester ensemble plusieurs heures sans nous dire un mot, mais unis dans ce même sentiment de la présence de Dieu ; nous étions souvent comme transportés d'un même amour, heureux d'un ineffable bonheur, bonheur mille fois plus doux que les joies et les plaisirs du monde.

Je me retrempais là pour la semaine et je me trouvais plus disposé à combattre l'ennemi de mon salut. Par cet exercice de la présence de Dieu, je fus même délivré de certaines sollicitations violentes au péché, faveur que je désirais depuis longtemps et qui resta dès lors acquise.

Tout n'est pas or pur en ceci, et l'Eglise ne le sanctionnerait certainement pas d'une approbation sans réserve. Mais notre jeune homme était de bonne foi, et d'une droiture parfaite ; et Dieu ne lui tint pas rigueur de ce qu'il y avait d'illusion dans ses ardeurs. Il ne dévia jamais de la voie de la vertu. Il raconte qu'après ses années d'apprentissage à Bâle, il s'était installé à Loglen près de Neuchâtel, mais qu'il en sortit parce qu'il y sentait son innocence en péril. Il s'en fut de nouveau à Bâle, et devint maître-ouvrier dans une grande fabrique de la ville. Il lisait beaucoup alors les Vies des Pères du désert, et rêvait de vie érémitique. Il s'était mis à ne plus se nourrir que de gruau, qu'il cuisait lui-même : en dix minutes, tout était terminé, cuisine et repas ; mais le vicaire Gantz, son directeur, lui défendit de continuer. Il fréquentait le couvent des Capucins, et s'entretenait volontiers avec les Pères, qui, dit-il, n'auraient eu que peu à faire pour le convertir ; mais Dieu l'attendait plus loin :

Ils auraient pu facilement me convertir, d'autant plus qu'à ce moment-là même, une conversion remarquable venait de s'opérer. Un pasteur protestant, appelé M. Brobst, professeur jadis dans la maison des missions de Bâle, et que j'y avais vu souvent quand je fréquentais cette maison pour devenir missionnaire, s'était fait catholique et avait publié les *Motifs de sa conversion*. Ce livre fit beaucoup de bruit. Les Capucins me le montrèrent, mais ne me le firent pas lire. L'eussent-ils fait, que certainement, alors déjà, je serais devenu catholique.

J'avais lu la vie de saint François d'Assise, leur fondateur, que, par suite, j'aimais beaucoup, lui et son Ordre. La vie religieuse elle-même m'attirait singulièrement, les cellules, le jardin, la solitude qui régnait dans cette maison, tout me plaisait. J'aurais presque

voulu y être admis ! Mais personne ne me parlait pour m'éclairer davantage.

Je pris en affection plus spéciale le frère cuisinier, car il me rappelait le saint frère Laurent de la Résurrection dont j'avais lu la vie jadis, et qui s'appliquait surtout à l'exercice de la présence de Dieu, de manière à n'arranger son feu et à ne préparer ses légumes que par amour pour le bon Dieu et pour sa gloire.

C'est toujours, on le voit, le sentiment de la présence de Dieu, toujours le besoin de la présence de Dieu qui revient sous sa plume comme dans son cœur. C'est là, dans les desseins de la Providence, le fil conducteur qui l'amènera à l'Eglise le jour où il apprendra le mystère eucharistique.

Et dès cette époque, dès ce temps de sa vingtième et vingt-cinquième année, Dieu lui inspirait un premier sentiment déjà et comme un avant-goût de sa présence spéciale dans les églises catholiques. Il aimait à fréquenter l'église des Capucins : là, tout lui allait au cœur. Au cours d'un voyage avec son directeur spirituel Gantz, ils entrèrent dans l'église catholique de Soleure, et, en sortant, Gantz lui dit : — « Comme dans une église catholique tout commande le respect et porte une certaine impression de bien-être jusqu'au fond de l'âme ! » Un autre jour, toujours en passant près d'une église catholique : — « Il est si beau, fit Gantz, de voir les églises catholiques toujours ouvertes ! »

Un incendie ayant détruit alors (février 1831) la fabrique où il travaillait, il obtint un congé de quelques jours, qu'il s'en fut passer à Colmar. Et comme il se disposait à rentrer à Bâle, son beau-frère, piétiste ardent, lui dit qu'il ne devrait pas repartir avant de faire la connaissance de deux âmes bien pieuses qu'il estimait beaucoup et qui habitaient à Strasbourg.

Notre jeune homme s'en va donc à Strasbourg et fait visite aux deux personnes dont on lui a donné l'adresse. C'étaient le frère et la sœur, Louis et Elisabeth Klein ; le premier, ouvrier ébéniste et tout à Dieu depuis que sa sœur après sept années de prières l'avait détourné du monde et de ses plaisirs, — et quant à la sœur : — « Son air modeste, calme, pieux, me frappa de telle sorte que ma première impression fut : Mais elle ressemble à une nonne de l'ancien temps ! »

C'est celle que Dieu destinait à devenir un jour sa compagne et son introductrice dans l'Eglise.

Cette première entrevue ne fut que de quelques jours. On se sépara pleins de sympathies mutuelles. On se promit de s'écrire. On fit mieux : Louis Klein étant venu peu après travailler aux côtés de notre jeune homme dans sa fabrique de Bâle, Elisabeth, elle aussi, vint voir son frère, et vit les amis de son frère.

Il n'était pas question de mariage encore, cependant. D'autres projets allaient solliciter l'activité apostolique et mystique de notre jeune homme. Son ami Gantz lui fit faire la connaissance d'une demoiselle de Bâle, âgée et riche, Mlle Pasavant, qui s'était mis en tête de fonder une sorte de couvent protestant pour le soulagement des pauvres. Elle y voulait le nombre trois et le nombre sept : trois hommes, qui seraient Gantz, Abt, et Louis Klein, et sept personnes de son sexe, partageant ses idées : Elisabeth Klein en fut. Le couvent marcha une demi-année, en toute honnêteté et toute charité, semble-t-il ; puis, un beau jour, en l'absence d'Abt, Louis Klein eut une inspiration subite que ce plan ne venait pas de Dieu. Il en fit part immédiatement à Mlle Pasavant ; et immédiatement toujours, la dissolution de l'association fut décidée. Cette inspiration de Louis Klein fut heureuse sans doute ; mais ce n'en était pas moins un personnage assez mal équilibré, et d'un illuminisme dangereux. On lisait beaucoup les mystiques catholiques, dans ce milieu piétiste, et sans discernement : c'est ainsi que Louis Klein se passionna pour les écrits de Mme Guyon, et Abt avoue que ces écrits furent pour eux une source de tentations. Dieu les retint à temps sur la pente dangereuse ; mais le quiétisme de Mme Guyon fit des victimes dans leur entourage :

Nous eûmes comme domestique, dit-il, une jeune personne venant de Suisse, que nous ne connûmes pas immédiatement pour ce qu'elle était, tant elle savait bien cacher son inconduite sous les dehors de la piété. Elle s'accommoda parfaitement de la doctrine dont nous venons de parler : *il faut pécher pour se délivrer du mal terrible de l'orgueil, pour parvenir à aimer Dieu d'amour pur*.

Ne désirant que satisfaire ses mauvais penchants, elle trouvait là son compte. Aussi, était-ce un jeu pour elle de faire tomber les autres, comme aussi de supporter elle-même la honte de l'inconduite, afin de devenir plus humble. Nous la renvoyâmes au plus tôt.

III. — Maintenant que notre jeune homme a vu tomber tous ses projets d'apostolat dans le protestantisme et que sa vie semble s'orienter vers le mariage, il est temps de faire connaissance avec celle que la Providence lui a destinée.

Elisabeth Klein, elle aussi, a écrit, après sa conversion et pour son confesseur, le récit de ses jeunes années. Elle aussi fut une âme d'élite. Elle n'a eu toute sa vie qu'un désir : aimer Dieu de tout son cœur et le prochain comme elle-même :

Dès l'âge de sept ou huit ans, je me sentais déjà poussée par le désir de la sainteté. Souvent, quand j'étais seule, je me jetais à genoux devant ce Dieu que je ne connaissais encore qu'à peine ; et je le priais, avec d'abondantes larmes, de me donner un guide qui pût me diriger dans la voie de ses préceptes ; mais je n'en eus point d'autre que sa grâce. Elle seule m'apprit à craindre le péché et à aimer la vertu... Il serait trop long de raconter ici tous les fruits qu'alors déjà la grâce produisit en moi. Si jamais Dieu veut en tirer sa gloire, il saura les manifester...

A quatorze ans, comme je me préparais à la confirmation (luthérienne), je restai pendant tout le temps de cette préparation — tout le carême — à pleurer avec les larmes de la plus sincère pénitence, les négligences des années de mon enfance. Et, cependant, je n'y pouvais trouver aucune autre faute que de n'avoir pas assez connu, pas aimé autant qu'il le mérite Jésus-Christ, mon divin Sauveur, dont alors je méditais la Passion. Je le

suppliai avec ardeur de me pardonner cette faute, de l'avoir trop ignoré, et, le jour de la confirmation, je déposai dans son cœur la promesse d'une éternelle fidélité.

Le Samedi-Saint, au soir, comme je me trouvais seule, à genoux, priant Dieu, pour me préparer à la fête de Pâques, je dis intérieurement à Jésus-Christ mon Sauveur : — Ah ! je vous en prie par la gloire de votre Résurrection, accordez-moi une faveur digne de votre glorieux triomphe ; mettez en mon âme la précieuse assurance que je me trouve dans votre grâce, que vous me pardonnez mes péchés !

Sa prière fut exaucée : la paix de Dieu entra dans son cœur et le pénétra tout entier. Et ce ne fut point une illusion : « car un amour ardent comme la flamme s'ensuivit, et cet amour resta si profondément imprimé dans mon cœur que jamais il ne le quitta. »

Pendant trois mois, cet amour agit avec une force surnaturelle si purifiante qu'il tenait son âme comme suspendue au-dessus de la terre. Elle ne pouvait s'empêcher de répéter sans cesse, et tout haut, jusque sur le chemin : — « Je vis, mais je vis dans l'objet de mon amour, toutes mes aspirations ne vont qu'au ciel, c'est là que mon âme habite. » Elle vivait dans la présence perpétuelle de Jésus, tantôt de Jésus parlant à ses disciples, mais surtout de Jésus crucifié.

Pendant ces trois mois, je vécus comme au ciel, sans tentation, sans péché. Après ce temps, je fus éprouvée par des troubles et des difficultés que la bonté divine mesurait à mon jeune âge et aussi aux grâces qu'elle m'avait données. Malgré ces légères épreuves, je passai alors deux ans — depuis ma quatorzième année jusqu'à ma seizième — dans une douce familiarité avec Jésus, que j'appelais l'époux de mon âme, et que, pour tout au monde, je n'aurais pas voulu offenser par le consentement délibéré à quelque péché si léger qu'il pût être. Mes fautes d'alors étaient quelques dissipations de pensée ou de parole ou bien encore quelques petites infidélités que je commettais dans le doute. Car, comme je n'avais d'autre guide que la grâce qui me dirigeait intérieurement, il m'était souvent difficile de reconnaître si telle ou telle sollicitation venait réellement de la grâce de Dieu, ou n'était pas plutôt une impulsion provenant de quelque autre principe.

Elle avait, par exemple, des ardeurs extrêmes de mortification ; elle y pressentait bien quelque excès, et puis, quand elle s'était accordé le nécessaire, elle le pleurait comme une faute.

Elle aimait à traduire en vers les sentiments qui se passaient dans son cœur. Elle nous transcrit les premiers qu'elle écrivit, et qui, dit-elle, coulèrent de sa plume en quelques instants :

Que vous m'êtes précieux, fidèle Pasteur de nos âmes, que je vous aime ! Puisse la douce ardeur de votre amour aller porter la paix dans tant de cœurs où le trouble habite ! O miséricorde, ô bonté merveilleuse de mon Dieu, enflammez, je vous prie, enflammez mon âme, qui ne soupire qu'après vous, de votre divin amour, de cet amour que ma raison ne saurait comprendre, mais dont mon cœur, avec le secours de votre grâce, peut sentir les merveilles. Je veux tout entière être à vous, tout entière je ne veux vivre que pour vous qui, vous aussi, n'avez vécu que pour moi. O divin Pasteur, nourrissez-moi dans votre bergerie, conduisez-moi sous votre houlette jusqu'à ce que mon âme s'envole dans votre sein. Ainsi soit-il.

Elle avait un amour extraordinaire pour les siens. Elle s'oubliait elle-même afin de vivre et de souffrir pour eux : — « Je n'étais malheureuse que quand ils l'étaient. Mais, comme je plaçais le plus grand bonheur à aimer Dieu et à avoir la conscience pure, je leur souhaitais aussi avec ardeur de posséder ces précieux trésors, et je priais Dieu de les leur accorder. »

Les tentations ne lui furent pas épargnées. Elle parle des révoltes de son corps de mort : — « Je me sentais très faible ; je croyais qu'à la moindre occasion je succomberais. Cependant, le moment de l'épreuve arrivé, une grâce si merveilleuse m'assistait que je repoussais le mal avec autant d'horreur que si je n'avais jamais eu de tentation. Malgré cela, ces assauts devinrent, dans la suite, terribles. » Elle n'y succomba pas. Elle dit elle-même, à une autre page de ses notes, qu'elle n'a pas perdu l'innocence baptismale ; mais, à cette époque de sa vie, où elle était peu éclairée, la tentation elle-même, l'inclination au mal lui semblait un péché. Au fort du combat, elle ne savait distinguer entre inclination et consentement. Et elle n'avait personne à qui demander conseil ou consolation ! — « J'avais bien une intime amie qui était très pieuse et plus âgée que moi ; mais je n'osais rien lui dire de mes peines ; j'eusse été trop honteuse. »

Son attrait pour la solitude grandissait sans cesse. Elle fuyait les affections trop humaines. Elle savait, dès ce temps-là, dès ses années de protestantisme, qu'il était rigoureusement nécessaire, pour s'unir à Dieu, d'avoir le cœur libre, vide, pur de toute affection étrangère. Et, chose extraordinaire en plein protestantisme, elle fit alors à Dieu « la promesse solennelle de le choisir lui seul pour époux et de ne jamais ouvrir mon cœur à aucune autre créature. » Elle avait dix-neuf ans.

Ceci ressemble bien à un vœu de virginité perpétuelle. Toutefois, à l'instant même où elle le prononçait, elle n'échappait pas à un certain doute. Elle ne voyait pas clairement si l'état de virginité était en lui-même, devant Dieu, plus parfait que le mariage, et par suite elle ne savait pas si Dieu voulait recevoir sa promesse pour un temps seulement ou pour toujours. C'est pourquoi, ajoute-t-elle dans une lettre à son directeur, elle dit à Dieu : — « Autant qu'il dépend de moi, je me donne à vous corps et âme, et vous choisis pour mon époux, mais libre à vous de disposer toujours de moi selon votre bon plaisir. »

Si elle eût été catholique, nul doute que ce vœu n'eût été absolu et définitif. Mais elle était protestante ; et avec les lumières incertaines qui lui étaient dispensées, non d'ailleurs sans de grandes hésitations et des inquiétudes, elle crut voir ensuite, dans les circonstances qui se développèrent et que nous avons dites, une manifestation de la sainte volonté de Dieu, qui l'orientait vers le mariage.

Et, pour mettre en sûreté son désir de perfec-

tion, elle ne s'engagea avec son époux que sous la condition expresse qu'il fût fermement déterminé à suivre toujours avec elle le sentier que trace l'Evangile à ceux qui veulent être saints et parfaits.

A cette condition, le mariage se fit dans l'automne de 1833.

IV. — Les premières années de mariage ne furent marquées par aucun incident. Les jeunes époux ne fréquentaient pas le temple ni les assemblées piétistes ; ils trouvaient dans leurs livres d'ascétisme un aliment plus substantiel qu'aux prêches de leurs pasteurs.

Un instant cependant, après la naissance de son troisième fils, Mme Abt fut reprise d'illuminisme ; elle se mit en tête la maternité spirituelle, à l'exemple de Mme Guyon. Des amis venaient en visite chez eux : elle se crut appelée à en faire ses fils spirituels et commença à les diriger dans la voie du plein abandon à Dieu et de l'anéantissement total de soi-même. M. Abt ne savait que faire, tiraillé étrangement entre des craintes trop légitimes et la peur de mettre obstacle à ce qu'on lui disait être la volonté de Dieu. Il eut même, dans son angoisse, la pensée du suicide.

Heureusement Dieu mit un terme rapide à cette épreuve ; et, chose admirable, c'est de Louis Klein lui-même, le plus illuminé de toute la famille, que la Providence se servira pour arrêter l'illuminisme de sa sœur. Louis Klein intima brusquement à Mme Abt, au nom de l'archange saint Michel, l'ordre de cesser tout ce manège et de ne plus s'occuper que de ses enfants selon la nature.

C'est Louis Klein encore qui, au cours de ces mêmes années, ne cessera de déblatérer, chez sa sœur et son beau-frère, contre Luther et tous ses adhérents, contre la doctrine protestante, exaltant au contraire le catholicisme et son enseignement, pure et vraie doctrine de Jésus-Christ, exaltant surtout la Sainte Vierge et la célébrant en termes si magnifiques comme la Mère de Dieu et notre Médiatrice, « qu'on eût pensé entendre un saint. » M. et Mme Abt ne savaient trop que penser de tout cela ; mais ces discours avaient du moins l'avantage de diminuer chez eux l'horreur innée qu'éprouvent les protestants contre le catholicisme. C'était un acheminement providentiel vers leur conversion prochaine, où cependant Louis Klein ne les suivra pas.

Sur ces entrefaites, la belle-mère de M. Abt, qui habitait chez son gendre, vint à tomber gravement malade (1838). Elle demanda à communier (selon la Cène luthérienne) une dernière fois avant de quitter ce monde. Le pasteur lui apporta la Cène ; et les deux jeunes époux, qui n'avaient pas communié depuis longtemps, n'allant plus au temple, communièrent avec elle. Ils furent scandalisés ensuite de la négligence du pasteur à recueillir des hosties tombées à terre ; ils écoutèrent toutefois avec déférence ses paroles de consolation et se mirent désormais à retourner au temple et à recevoir la Cène chaque fois qu'on la donnait aux fidèles.

Chaque fois qu'on la donnait aux fidèles, ce n'était pas beaucoup encore. Ce n'était que tous les six mois. Mme Abt brûlait de le faire plus souvent. Elle en écrivit au pasteur, pour lui exprimer l'ardeur de son désir ; et, au moment d'envoyer sa lettre, elle dit à son époux, surexcitée par la douleur et sans mesurer la portée de ses paroles : — « Si ma prière n'est pas exaucée, je suis réduite à mourir, ou bien... nous devenons catholiques. »

Sa requête ne fut pas exaucée en effet : — « Ecoutez, mon cher Monsieur, dit le pasteur à M. Abt, j'ai lu ce que m'écrit votre femme. Elle est extravagante. Ses exigences ne sauraient être satisfaites. Il faudrait consulter là-dessus tout le consistoire, ce qui ne peut se faire. Qu'elle communie aussi souvent qu'on donne la communion. Dieu est assez fort pour la soutenir d'une fois à l'autre. Ses idées sentent la vieille doctrine catholique ; qu'elle les laisse de côté et quitte ces voies singulières pour devenir une bonne et zélée protestante en assistant fidèlement à nos prédications. »

Mme Abt, quand son mari lui rapporta cette réponse, tomba presque en faiblesse : — « Ah ! répéta-t-elle, il m'est impossible de vivre de la sorte, je préfère mourir, ou bien nous deviendrons catholiques ; je ne saurais rester ainsi sans satisfaire la faim qui dévore mon âme. »

La Providence, qui l'attendait, avait permis qu'elle eût alors à son service une catholique, qui venait tous les matins à la maison faire le ménage. D'ordinaire, elle ne lui parlait jamais religion. Mais, dans l'état d'âme où elle était, elle se risqua à demander à cette personne : — « Comment, je vous prie, comment fait-on dans la religion catholique ? combien souvent peut-on communier ? »

N'était-ce pas, sous une autre forme, la question de Marie-Madeleine au jardinier, le matin de Pâques : « Dites-moi donc, où l'avez-vous placé ? où est-il ? dites-moi, est-ce que la religion catholique possède Celui qu'aime mon cœur ? »

La bonne servante comprit, et répondit : — « Il y a chez nous des personnes qui communient tous les huit jours, et même plusieurs fois la semaine. »

— « Vous m'étonnez, reprit Mme Abt. Ah ! plût à Dieu que je fusse catholique !... ou même d'abord, pourrais-je seulement entrer dans une église catholique ? alors il me serait donné de satisfaire les désirs de mon âme, — mais je n'oserais ! »

— « Vous n'avez rien à craindre, dit la servante. Si vous voulez, je puis vous prendre avec moi dimanche prochain, à la grand'messe. Il arrive souvent à des protestants de venir dans notre église. »

On était alors au commencement de la semaine avant la Pentecôte de 1840. Le jour de l'Ascension, les deux époux étaient allés encore à l'office protestant, sans songer que c'était pour la dernière fois. Un jour de la fin de cette même semaine, la servante laissa, par un oubli providentiel, son livre de prière chez ses maîtres. C'était le soir après souper. Mme Abt le prend, l'ouvre, Dieu dirigeait sa main et ses yeux comme jadis il avait fait à ceux de saint Augustin. Elle tombe sur les Litanies du Saint-Sacrement et lit : — « Pain des anges, pain vivant, pain qui renfermez toute douceur, fruit de l'arbre de vie, source de grâce, nourriture des élus, trésor des croyants... »

Un rayon de grâce traverse son âme : — « Serait-il là, le Bien-Aimé que je désire et dont je brûle de me nourrir ! » Elle ne peut se détacher du livre béni : d'un trait elle le dévore en entier; elle y passe la nuit, et la servante, en rentrant le lendemain matin à sept heures, trouve sa maîtresse assise toujours au même endroit et absorbée dans sa lecture, dans la méditation surtout des chères Litanies du Saint-Sacrement :

— « Il me tardait que le jour parût afin de vous revoir et de vous parler, dit Mme Abt à la servante. Oui, je veux aller avec vous à l'église catholique, je veux voir ce que j'ai appris à connaître dans votre livre, et j'espère que la confiance que j'éprouve de trouver enfin mon Dieu ne sera point trompée. »

Le lendemain, dimanche de Pentecôte, elle va à la grand'messe : — « Dieu est ici, ce lieu est saint », dit-elle en son cœur, à peine entrée. Quelques instants après, elle paraît comme hors d'elle-même, le bandeau tombe entièrement de ses yeux, une voix lui semble sortir du Tabernacle, des larmes de bonheur coulent sur ses joues et mouillent les dalles : — « Voilà mon Bien-Aimé dans le jardin de son Eglise, il est là, Celui que je désirais dès ma tendre enfance. »

De retour à la maison : — « Ah ! dit-elle à son mari, maintenant j'ai trouvé le lieu du repos ; là mon âme possède la paix et le salut, là seulement réside le vrai Messie et le Sauveur que nous cherchions inutilement dans le protestantisme. Venez plutôt et le voyez aussi. Quant à moi, je vous en prie, accordez-moi votre consentement : il faut que je devienne catholique. Et si vous-même ne voulez pas l'être (ce que je ne saurais croire), permettez encore que nos enfants soient catholiques avec moi ; je ne pourrais supporter de les voir élevés dans l'erreur. Maintenant j'en suis fermement convaincue, l'Eglise catholique est la seule véritable Eglise, la seule qui puisse nous donner le bonheur pour cette vie et pour l'autre. A tout prix soyons catholiques. »

M. Abt avait au cœur les mêmes sentiments que sa femme. Toutefois, pour ce qui est de l'abjuration publique, il trouvait que rien ne pressait. Il craignait quelque éclat ; mais sa femme ne voulut rien savoir de ces prétextes. Finalement : — « Voici ma main et ma parole, lui dit-il : partout où vous irez, je veux vous suivre. »

V. — Il fallait maintenant chercher un prêtre qui pût se charger de l'initiation des deux néophytes. C'est encore à la bonne servante que l'on eut recours. Elle en parla à son directeur, l'abbé Meyblum (alors vicaire de la paroisse St-Martin et plus tard curé de Colmar). Celui-ci donna rendez-vous chez lui aux deux époux tous les jours à sept heures, pour y être instruits de la doctrine catholique : — « Nous prierons beaucoup pour vous », ajouta-t-il.

Avec des néophytes aussi bien disposés, l'instruction religieuse devait aller très vite. Ils ne firent aucune objection sur les grandes vérités du Catéchisme catholique. Une seule question arrêta longuement et douloureusement Mme Abt : la question de l'amour parfait et désintéressé. Mme Abt croyait que l'Eglise, en condamnant Fénelon, avait banni de son sein l'amour parfait et que, par suite, il n'y avait plus en elle que le simulacre de cet amour, qui doit pourtant être sa vie :

... Vous voulez absolument, écrivit-elle un jour d'angoisse à son Ananie (octobre 1840), me forcer à cet aveu que sur cette terre on ne saurait persévérer dans l'état d'amour parfait ; et cependant vous ne cessez de m'imposer des épreuves que cet amour-là seul peut être capable de supporter.

... Je vous accorde sans doute, pour l'avoir appris par expérience, qu'il est impossible de rester dans l'état d'amour parfait si l'on ne se nourrit tous les jours de Jésus-Christ, le, pain de vie ; il est impossible que le sarment reste vert et porte des fruits s'il ne puise continuellement le suc au cep de vigne. Mais si vous m'accordez cette nourriture quotidienne, imposez-moi toutes les épreuves possibles...

Dans l'Ancienne Loi, Dieu avait mis à la perfection de l'amour certaines limites qui ne devaient durer que jusqu'à l'accomplissement des promesses : car, dans la Nouvelle Loi, je ne puis rien découvrir de semblable. Bien plus, Jésus-Christ a franchi toute limite dans l'amour.

Or, il se propose toujours comme notre modèle... Ne dit-il pas : « Comme je vous ai aimés, ainsi devez-vous vous aimer les uns les autres. Restez dans mon amour. »

Puis-je croire que Jésus-Christ, depuis le commencement de sa vie jusqu'à la fin, n'a pas, et à chaque instant, aimé parfaitement ?

... Je vous en conjure, pour l'amour de Dieu, recevez-moi comme je puis me donner ; ne différez pas plus longtemps.

Je suis réduite à m'écrier, avec saint Jean de la Croix : « Vivre sans son Dieu ! qu'est-ce qu'une telle vie ? » Je souffre mille morts... Je vous en supplie, ne me laissez pas plus longtemps dans ma cruelle situation ; y durer ne m'est pas possible, chaque instant m'y paraît une éternité...

L'abbé Meyblum répondit par un rappel de la doctrine de l'Eglise sur la question :

Que ce soit dit une bonne et dernière fois : la doctrine de l'Eglise ne vous presse, ne vous force pas de confesser que dans cette vie il nous est impossible de rester dans l'amour parfait. Ce n'est pas là ce qu'entend ni ce qu'enseigne l'Eglise.

Il est singulier qu'aussitôt après ces plaintes contre la rigueur de la sainte Eglise, vous alliez, sous un autre rapport, mettre à l'amour parfait, à son accrois-

sement, à sa persévérance, des limites plus étroites que l'Eglise même. Car elle ne croit pas du tout que pour entretenir l'amour parfait il soit rigoureusement nécessaire de recevoir tous les jours le Très Saint Sacrement de l'autel...

Nous devons aimer aussi parfaitement que Jésus-Christ a aimé, de même que nous devons être parfaits comme notre Père céleste est parfait. Et cependant la faiblesse d'une nature limitée de toute part est loin de nous permettre de porter en nous la perfection divine. Semblablement, l'Eglise nous dit que l'on peut aimer d'un amour parfait, constant, comme Jésus-Christ, mais sans que pour cela l'espérance et la crainte cessent de compter pour quelque chose — ne serait-ce même que pour maintenir plus sûrement l'amour — dans cette pauvre vie terrestre où Dieu lia notre âme à un cœur de chair, sensible jusqu'à la fin à toutes les diverses et saintes impressions de la crainte et de l'espérance...

L'abbé rappelle la soumission de Fénelon, et termine par ce grave avertissement :

Puisse, mes chers amis, cette dispute entre nous être la dernière ! Je la regarde comme telle. Dieu a commencé son œuvre, il l'achèvera.

Plus une heure, plus une seule heure de ma vie de prêtre, dont tant de graves occupations réclament tous les instants, ne doit être dépensée à ces discussions qui ne mènent à rien. Bien des moments auraient pu, sous ce rapport, être mieux employés en instructions pratiques qui importent bien plus à la véritable vie chrétienne.

Après cette lettre, tout fut fini en effet [1], et les objections s'évanouirent « comme les ténèbres devant le soleil levant. » L'abjuration fut fixée au premier dimanche de l'Avent. Mais dans l'intervalle, c'est la famille, la parenté nombreuse, qui fit rage. Ce fut à qui vilipenderait le plus outrageusement les convertis ; mais ceux-ci n'en avaient cure. Seul, Louis Klein ne fit pas d'opposition, car il croyait lui-même que seule l'Eglise catholique possède la vérité ; mais il ne se convertit pas, parce qu'il persévérait dans cette idée fausse que, depuis la prétendue condamnation de l'amour parfait dans Fénelon, la vraie vie de la grâce a quitté l'Eglise, bien que la vraie doctrine y soit toujours conservée.

Les pasteurs de Colmar, eux aussi, s'émeuvent de l'affaire, et députent à nos deux époux un des leurs, qui entreprend avec eux une discussion d'une heure et demie. C'est d'abord aux Saints qu'il en a, « hommes couverts d'habits en lambeaux, gueux pleins de vermine qui se sont donnés comme Saints. » Puis il en vient aux points de doctrine, et, comme il se sent avoir le dessous : — « Je vois bien que vous avez la tête et l'esprit de travers ; il n'y a plus de remède. — Pardon, fait Mme Abt, c'est dans le protestantisme qu'on peut avoir impunément la tête et l'esprit de travers, puisqu'il n'y a pas de doctrine sûre et une pour redresser ces travers d'esprit. » Et elle rappelle qu'elle a entendu, de ses oreilles, à Strasbourg, un pasteur nier en chaire la divinité de Jésus-Christ. — « Mais, reprend le pasteur de Colmar, il n'est pas écrit dans l'Ecriture sainte que Jésus-Christ fût Fils de Dieu. » — « Comment ! » réplique Mme Abt, qui allègue avec force les textes classiques de l'Evangile : « Et le Verbe s'est fait chair... Celui-ci est mon Fils bien-aimé... Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant [1]... » Le pasteur, décontenancé, en revient à son argument : — « Vous n'avez point la tête saine. Je vous donnerai un livre fait par un ex-prêtre catholique : vous y verrez ce qu'il pense de son ancienne religion. »

Puis, voyant qu'il ne gagnait rien, il termine par ces paroles remarquables : — « Je le vois, vous êtes déjà catholiques dans votre cœur ; vous en pouvez être sûrs et certains. Ainsi convaincus de la vérité du catholicisme, il vous faut devenir catholiques, votre conviction vous en fait un devoir. En le devenant, vous faites un acte de vertu, un acte plein de grandeur et de générosité, autant toutefois que vous n'aurez que des intentions pures et point d'autres. Je ne vous souhaite plus que du bonheur dans l'exécution de votre dessein. »

L'abjuration eut lieu le 1er dimanche de l'Avent 1840, précédée de la première confession des deux néophytes et accompagnée de leur première Communion. — « Ah ! que ne savent-ils, nos frères errants, quel trésor nous avons trouvé-là, au Saint-Sacrement, dans la religion catholique ! ils se hâteraient d'accourir et de nous suivre pour posséder aussi ce bien céleste ! »

Mme Abt, qui étant encore protestante avait tant aspiré aux joies de la maternité spirituelle, vit ses vœux comblés dans sa nouvelle vie et eut le bonheur de ramener à l'Eglise plusieurs familles des environs de Colmar, en tout, près d'une quarantaine de personnes. Elle mourut treize ans après, mûre pour le ciel (1853). L'un de ses

[1] Outre l'abbé Meyblum, plusieurs prêtres eurent, dans la conversion de M. et Mme Abt, leur part d'influence et de mérite. Le P. Abt cite leurs noms avec reconnaissance : M. Bockel, curé de Bischwihr près Colmar ; M. Philippi, d'abord curé de Blodelsheim ; Mgr Bourgard, ancien professeur au collège de Rouffach, mort chez les Bénédictins de Delle ; M. Metzger, ancien principal du même collège ; le P. Lachat, alors religieux du Précieux-Sang à N.-D. des Trois-Epis, puis évêque de Bâle : — « Ces messieurs vinrent souvent voir mes parents au moment où se préparait leur conversion, et, par des discussions ardentes et amicales, les aidèrent à surmonter les dernières difficultés. »

[1] Voir une très solide et pittoresque mise en valeur de ce texte de la confession de saint Pierre et de la promesse prophétique qui a suivi, dans *Etudes franciscaines* de novembre, *Césarée de Philippe et le Thabor*, par le P. Exupère :

« Une prophétie faite il y a deux mille ans et son accomplissement permanent pendant ces deux mille ans, voilà la preuve perpétuelle que c'est non la chair et le sang, mais le Père qui est dans les cieux qui a révélé à Pierre la vérité qu'il vient de confesser, vérité sur laquelle seule repose et le salut des âmes et la vie des nations... Tout le fer du monde est aux mains des successeurs de César, et tout l'or du monde au service de la haine impérissable de Caïphe... Aux pieds des nouveaux Césars et de l'immortel Caïphe, tous les faméliques marchands de paroles et d'écritures : *canes multi obsederunt me*. Pierre ainsi entouré est plus faible, plus abandonné que jamais : il n'a plus même comme naguère l'estime et l'approbation du *Journal des Débats*... »

enfants est resté dans le monde, les trois autres se sont consacrés à Dieu.

VI. — Les prédicateurs, dans leurs tableaux de conversions ou dans leurs sermons sur l'Eucharistie et le Sacré-Cœur, citent volontiers le mot de Pascal : « *Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point* », et l'accompagnent de gloses qui ne sont ni d'une très bonne philosophie ni surtout selon le sens de Pascal. Le mot *raison* a chez Pascal un sens très précis mais spécial aussi et qui n'est pas le sens où tout le monde le prend ; et quant au mot *cœur*, le sens n'en est pas toujours aisé à préciser, parce qu'il est certain que Pascal l'emploie en deux sens absolument différents. (Voir *Théorie de la connaissance chez Pascal*, par le P. Pétitot, dominicain de Jérusalem, *Revue Thomiste*, sept.-oct. 1909 ; — et notes de M. S. Belmond dans *Etudes franciscaines*, de nov. 1909, *Cœur et raison d'après Pascal).*

Le mot *raison* chez Pascal n'est pas synonyme d'*intelligence* : la raison, pour lui, est distincte de l'intelligence comme une partie du tout ; elle signifie uniquement la faculté de raisonnement, la raison raisonnante ; il écrit indifféremment raisonnement ou raison : « la raison ou le raisonnement n'y ont point de part », dira-t-il par exemple. — Par conséquent, la raison, pour Pascal, n'a pas à intervenir dans la connaissance des premiers principes : elle les doit accepter sans contrôle, mais ce n'est pas elle qui les connaît. — Non plus elle n'a à définir les premières notions : ce serait inutile, la nature y a pourvu ; ce serait même nuisible, elle obscurcirait ces notions d'espace, de temps, de mouvement, que tout le monde entend naturellement. — Non plus l'intuition n'est son fait : elle n'a pas de ces vues rapides et larges ; elle procède avec lenteur et par l'analyse ; elle est « le raisonnement », donc une faiblesse par rapport à l'intuition. — Non plus elle n'est le sens commun : bien au contraire, Pascal l'oppose au sens commun, à cette connaissance qui opère spontanément, naturellement, sans suivre des règles étroites et une méthode rigoureuse et droite.

La raison, pour Pascal, c'est l'esprit géométrique qui argumente grossièrement, c'est-à-dire plus ou moins formellement ; qui avance pas à pas et lentement, en parcourant tous les intermédiaires sans jamais revenir en arrière, sans dévier à droite ou à gauche, et qui, enfin, marche droit devant soi sans souplesse et avec raideur.

Pourquoi Pascal entend-il le mot *raison* dans ce sens étroit, exclusif, qui n'est qu'à lui et qui n'est pas celui des écrivains de son temps, lesquels, loin de confondre les termes *raisonnement* et *raison*, les opposent au contraire l'un à l'autre, à l'occasion, comme nous faisons nous-mêmes : se rappeler le vers connu de Molière, où le bonhomme Chrysale gémit de voir tout ce monde de femmes savantes perdre son temps à « raisonner » dans sa maison : « Et le raisonnement en bannit la raison » ?

C'est que Pascal, dans sa jeunesse et jusqu'à l'âge de près de trente ans, a donné tout son temps aux études géométriques, à l'exclusion à peu près complète de la philosophie : dès lors, il n'a attribué à la raison que le rôle qu'elle a dans les mathématiques, celui de tirer de définitions claires, préalablement établies, tout un enchaînement de conséquences rigoureusement et logiquement déduites.

A la raison ainsi entendue, au raisonnement géométrique, Pascal attribuait, en cette première ferveur de sa jeunesse, une puissance souveraine dans tout le domaine de la connaissance naturelle (les vérités de la foi mises toujours à part) ; c'était son critérium unique de certitude. Illusion dont il ne devait pas tarder à revenir.

Il en revient en effet, au contact de la vie et à l'expérience qu'il prend des hommes, à mesure qu'il fréquente les salons mondains, M^me^ de Sablé, surtout le chevalier de Méré, le type de « l'honnête homme » au sens du XVII^e^ siècle.

Et il reconnaît que la raison raisonnante n'épuise pas tous nos moyens de science, et qu'à l'opposé de ce mode restreint, rigide, factice et artificiel de connaissance, il en est un autre plus large et moins conventionnel, plus libre, plus spontané, plus souple et plus naturel.

C'est cet autre mode, c'est cette connaissance naturelle et spontanée qu'il désigne indifféremment par les termes de *cœur, bon sens, sentiment, nature, instinct*.

On a ici l'un des deux sens du mot *cœur* chez Pascal, le sens qu'il lui donne toujours quand il l'envisage comme mode de connaissance.

Le cœur, en ce sens, sera donc surtout *la faculté des premiers principes et des notions communes*, ce que n'est pas la raison :

Nous connaissons la vérité, dit-il, non seulement par la raison, mais encore par le cœur ; c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement, qui n'y a point de part, essaye de les combattre... Car la connaissance des premiers principes, comme qu'il y a *espace, temps, mouvement, nombres*, est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent. Et c'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie, et qu'elle y fonde tout son discours. *Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace*, et que les nombres sont infinis ; et la raison démontre ensuite qu'il n'y a pas deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre. *Les principes se sentent, les propositions se concluent ;* et le tout avec certitude, quoique par différentes voies. Et il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ses premiers principes, pour vouloir y consentir, qu'il serait ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre, pour vouloir les recevoir.

Cette impuissance ne doit donc servir qu'à humilier la raison, qui voudrait juger de tout, mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avait que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, et que nous

connussions toutes choses par instinct et par sentiment ! Mais la nature nous a refusé ce bien ; elle ne nous a, au contraire, donné que très peu de connaissances de cette sorte ; toutes les autres ne pouvant être acquises que par raisonnement.

Et Pascal ajoute cette explication, qui sort du domaine de la connaissance naturelle et entre dans le domaine surnaturel, dans le domaine de la foi :

Et c'est pourquoi ceux à qui Dieu a donné la religion du cœur sont bien heureux et bien légitimement persuadés. Mais ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la leur donner que par raisonnement, *en attendant que Dieu la leur donne par sentiment du cœur*, sans quoi la foi n'est qu'humaine, et inutile pour le salut.

Pourquoi ne pas dire plus simplement que Dieu donne la foi *par grâce ?* Ce serait beaucoup plus clair ; et c'est bien la pensée de Pascal, qui dit ailleurs : « La foi est différente de la preuve. La preuve est humaine. La foi est un don de Dieu [1]. »

Quand on lit Pascal, et surtout quand on lit les pascalisants d'aujourd'hui, comme on apprécie la précision de la langue de la théologie ! Qu'il est fâcheux que plusieurs parmi nous, quand ils traitent de ces questions, refusent absolument de s'en tenir au vocabulaire consacré ! Comme on se reconnaît avec autrement de clarté dans l'analyse de l'acte de foi du P. Gardeil !

Tel est le premier sens du mot *cœur* chez Pascal, synonyme de connaissance naturelle, spontanée, intuitive. — A côté de ce sens, il en est un autre, où le mot *cœur* ne désigne plus un mode de connaissance, mais devient synonyme de *volonté*, par exemple dans cette phrase *(De l'esprit géométrique)* : — « Je ne parle que des vérités de notre portée, dit-il, et c'est d'elles que je dis que *l'esprit et le cœur* sont comme les portes par où elles sont reçues dans l'âme, mais que bien peu entrent par *l'esprit*, au lieu qu'elles y sont introduites en foule par les *caprices téméraires de la volonté*, sans le conseil du raisonnement. » Il est clair qu'ici Pascal identifie *cœur* et *volonté*. Mais alors le cœur n'est plus, comme dans son premier sens, un moyen légitime de connaissance.

Il n'est pas toujours facile de préciser lequel des deux sens du mot *cœur* Pascal a eu en vue. Par exemple, dans la pensée citée plus haut : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point », le mot *cœur* peut s'entendre de mode de connaissance, de connaissance intuitive. Toutefois le P. Pétitot pense qu'il s'y agit plus probablement de la volonté, Pascal voulant dire que le cœur a des influences sur la raison que la raison ne connaît pas toujours ; mais alors la maxime devient vitupérative à l'égard du cœur : car ces influences, Pascal les réprouve : le cœur a son rôle à jouer dans la connaissance comme faculté des premiers principes, mais non pas comme acte de volonté ou de sensibilité, « caprice téméraire [1]. »

De même, dans l'autre pensée citée : « Dieu donne la foi par sentiment du cœur », le *cœur* ici peut désigner l'acte surnaturel de *volonté* de croire ; et d'autre part, comme cette grâce de Dieu intervient non seulement pour émouvoir la volonté mais aussi pour éclairer l'intelligence, le mot *cœur* peut s'entendre non pas seulement de la volonté surnaturelle de croire, mais aussi des lumières surnaturelles par où Dieu nous prépare à cet acte de volonté surnaturelle ; et en ce sens, le rôle du cœur dans l'acte de foi, les intuitions surnaturelles du cœur ne seraient pas sans analogie avec les suppléances du P. Gardeil. Mais encore une fois, la langue du P. Gardeil est autrement précise, et sa pensée autrement nette.

VII. — M. S. Belmond, dans l'article mentionné des *Etudes franciscaines*, en a à M. Victor Giraud, *La philosophie religieuse de Pascal*. La pensée de M. V. Giraud n'a pas toujours, en effet, la précision ou l'exactitude qu'on voudrait ; et c'est grand dommage, car elle est toujours d'une rare élévation. Je voudrais avoir le temps de parler ici de son captivant travail sur *Jacqueline Pascal, une héroïne cornélienne (Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1909), « la sœur héroïque et sainte de Blaise Pascal » (le mot « sainte » est de trop), en religion Sœur Sainte-Euphémie de Port-Royal et non la moins opiniâtre des terribles religieuses († 4 octobre 1661, à l'âge de trente-six ans, à Port-Royal des Champs, deux mois après la Mère Angélique Arnauld).

Je citerai au moins quelque chose de son article sur *Les Epoques de la pensée de Montaigne (Revue des Deux Mondes* du 1er février 1909). Il rappelle l'exclamation indignée de Guillaume Guizot : — « Le christianisme de Montaigne ! s'écrie G. Guizot : rien qu'à voir ces deux mots ensemble,

[1] Cf. cette autre Pensée de Pascal, où sentiment du cœur est bien pris aussi au sens de *grâce :*

« On ne croira jamais d'une créance utile et de foi, si Dieu n'incline le cœur ; et on croira dès qu'il l'inclinera. Et c'est ce que David connaissait bien lorsqu'il disait : *Inclina cor meum, Deus, in testimonia tua.* »

De même encore cette autre Pensée, qui peut s'interpréter dans un sens très orthodoxe, bien que de modernes pascalisants en aient abusé étrangement : — « C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison. »

Il y a ainsi, dans Pascal, beaucoup de *Pensées* qui prêtent à des malentendus, à des abus d'interprétation. Il serait à souhaiter qu'on eût des *Pensées* une édition annotée et dûment éclaircie par un théologien. Il serait mieux encore qu'on voulût bien, en matière si difficile, s'en tenir à la terminologie consacrée par la théologie.

[1] Le contexte donne raison à l'interprétation du P. Pétitot. Voici en effet la pensée complète de Pascal, telle qu'on la lit au n° 26 de l'article IV (édit. V. Giraud, p. 70) :

« Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point ; on le sait en mille choses. Je dis que le cœur aime l'être universel naturellement, et soi-même naturellement selon qu'il s'y adonne ; et *il se durcit contre l'un ou l'autre à son choix*. Vous avez rejeté l'un et conservé l'autre : est-ce par raison que vous vous aimez ? »

Un peu plus haut, *Pensée* n° 24, c'est au sens de volonté aussi qu'est pris le mot *cœur :*

« Les hommes prennent souvent leur imagination pour leur cœur ; et ils croient être convertis dès qu'ils pensent à se convertir. »

on se sent entre une duperie et un blasphème. Ne dites pas que Montaigne a été chrétien, si vous ne voulez pas faire rire les libres penseurs et pleurer les croyants. »

Puis, devant l'indulgence de M. Strowski, qui, en un livre d'ailleurs fort bon et tout pénétré d'inspiration chrétienne, voit dans l'*Apologie de Raymond Sebond* « l'expression complète d'une âme vraiment religieuse et sincère », M. V. Giraud s'indigne à son tour et s'écrie :

« Une âme sincère », j'y veux bien consentir ; mais « une âme religieuse », est-ce que le mot ne hurle pas d'être associé au souvenir de Montaigne ? Si Montaigne est une âme religieuse, pourquoi Bayle n'en serait-il pas une ? Non, de quelque façon qu'on définisse la disposition religieuse, Montaigne n'y répond en aucune manière. De toutes les voies, — et elles sont nombreuses, — qui conduisent ou ramènent à la religion intimement sentie et vécue, Montaigne n'en a fréquenté aucune. Ni le désespoir métaphysique, ni la profondeur du sentiment moral, ni le sens et l'effroi du mystère, ni l'élan spontané de l'âme vers un je ne sais quoi qui l'enveloppe et la dépasse, jamais, à aucun moment de sa vie ou de sa pensée, jamais Montaigne n'a rien connu, ni éprouvé de tout cela. Surtout peut-être, il lui manque ce sentiment du tragique de l'existence humaine, sans lequel il n'y a ni très grand poète, ni profond penseur, ni véritable croyant. Non seulement Montaigne n'a pas pris la vie au tragique, il n'est pas sûr qu'il l'ait prise au sérieux. Ce qui est sûr, c'est que rien ne lui est plus étranger que la disposition de l'âme qui se courbe, et se soumet, et se donne sans se reprendre, et qui prie, et qui *adore*. Et dès lors, qu'importe qu'il ait été, sa vie durant, un « chrétien très suffisant », comme l'a dit M. Faguet, qu'il n'ait jamais renoncé aux pratiques, et qu'il ait même fait une fin fort édifiante ? Qu'importe, en un mot, qu'il ait fait le geste de la croyance ? Au fond, sans bien s'en rendre compte peut-être, il n'est guère chrétien, et il est fort peu croyant. On pourrait lui appliquer le joli mot de Mme Récamier sur Chateaubriand : « Il croit croire. » Rabelais lui-même est plus religieux.

M. V. Giraud nous livre ici le fond de son âme, qui est très belle et très grande. Malheureusement, tous ces hauts et nobles sentiments, — désespoir métaphysique, sens et effroi du mystère, sens du tragique de l'existence, etc., — qui sont l'honneur de l'humanité et qui chez M. V. Giraud sont l'aliment tout ensemble et le fruit d'une foi intense, tous ces sentiments peuvent exister sans la foi ; — et inversement, il est heureux sans doute qu'ils ne soient pas une condition indispensable de la foi nécessaire au salut. Sans eux, on n'est pas un grand chrétien, mais on peut être cependant un de ces pauvres chrétiens qui font autre chose tout de même que « le geste de la croyance » et de qui Dieu daigne ne pas faire fi, parce que, ce qu'ils font, c'est lui qui le fait en eux, si pauvre et si dénué de grandeur que cela paraisse à nos yeux humains. Et d'autre part, tous ces sentiments, s'ils ne sont pas surnaturalisés par la correspondance à la grâce, ils ne sont pas la foi, ils ne sont pas la « religion », ils amènent l'homme aux abords de la foi, à distance plus ou moins grande, mais ils l'y laissent ; et si l'homme s'en tient là, c'est chez lui simple affaire de sentiment, simple religiosité.

Des remarques analogues seraient à faire sur l'alinéa suivant, où M. V. Giraud expose fort justement que, si Montaigne n'est pas un Pascal, il est bien moins encore un précurseur des Encyclopédistes : — « Le fanatisme de l'irréligion agressive et indiscrète lui eût été, nous pouvons l'affirmer, plus odieux que l'autre. Montaigne n'est pas foncièrement religieux ; mais il est encore moins irréligieux ; il n'est qu'*areligieux*. » Toujours la même exagération : le tout est de s'entendre sur le sens du mot *religieux*. — M. V. Giraud ajoute :

Et même, car peu d'intelligences ont été plus accueillantes et plus hospitalières, — bien loin d'écarter de sa pensée le problème religieux, il s'y est constamment appliqué ; il l'a étudié sous presque tous ses aspects ; et il n'est pas impossible de discerner, dans la suite de ses *Essais*, comme une lente évolution religieuse fort intéressante et d'une réelle portée générale. Seulement, qu'il soit bien entendu que cette évolution n'a pas été une évolution d'âme ; le fond le plus intime de Montaigne n'y a pas été engagé, et n'en a pas, ou n'en a guère été affecté. Elle s'est passée tout entière dans l'ordre de l'intelligence ; elle s'est déroulée, si l'on ose ainsi dire, à la surface même de la pensée de Montaigne. Elle a été l'une des façons dont ce merveilleux esprit s'est représenté la réalité de la vie. Pour tout dire, cette évolution religieuse a été celle de l'un des tempéraments les moins naturellement religieux qu'il y ait jamais eu.

« Evolution passée tout entière dans l'ordre de l'intelligence », ce serait déjà quelque chose, à moins que M. V. Giraud n'entende « intelligence » au sens très diminué de « raison » chez Pascal. Mais, quand il ajoute que Montaigne n'est pas un tempérament « naturellement religieux », il montre bien que « le problème religieux » dont il poursuit la préoccupation chez Montaigne, est un problème d'ordre purement naturel, et, à dire vrai, un problème de l'ordre surtout du sentiment.

Car, pour ce qui est du problème de la foi surnaturelle, il ne semble pas s'être posé pour Montaigne, Montaigne ne semble pas avoir fait de la foi traditionnelle un problème. Il a écrit, *Essais*, liv. I, cp. XXVII :

Ou il faut se soumettre du tout à l'autorité de notre police ecclésiastique, ou du tout s'en dispenser. Ce n'est pas à nous à établir la part que nous lui devons d'obéissance. Et davantage, je le puis dire pour l'avoir essayé, ayant *autrefois* usé de cette liberté de mon choix et triage particulier, *mettant à nonchaloir certains points de l'observance de notre Eglise*, qui semblent avoir un visage ou plus vain ou plus étrange : venant à en communiquer aux hommes savants et bien fondés, j'ai trouvé que ces choses-là ont un fondement massif et très solide, et que *ce n'est que bêtise et ignorance qui nous fait les recevoir avec moindre révérence que le reste.*

Ce texte paraît dater de 1572 ou 1574 : Montaigne était alors aux environs de la quarantième année, et y fait probablement allusion à une période assez ancienne de sa vie. Relâchement passager de quelques observances secondaires, c'est donc à quoi semble se réduire tout le « libertinage » pratique de Montaigne.

Et l'on ne voit point qu'il se soit départi ensuite de cette soumission complète dont il fait profes-

sion vers 1572. Un peu plus tard, en 1576 probablement, il écrira l'*Apologie de Raymond Sebond*, qui est un bréviaire de scepticisme et une manière de « Critique de la raison pure » : Montaigne y démolit l'autorité de la raison raisonnante et lui dénie tout pouvoir d'établir même les vérités d'ordre naturel, l'existence d'un Dieu personnel, la Providence, l'immortalité de l'âme, l'autorité de la loi morale. C'est là une erreur qui a été condamnée par l'Eglise et dont l'histoire du XIXe siècle nous a dit tout le danger. Mais on ne voit point, du moins de façon certaine, que Montaigne en ait tiré les conclusions extrêmes, ni qu'il ait étendu son scepticisme jusqu'à la foi chrétienne elle-même ; et il est fort possible qu'il ait su la mettre, cette fois (comme fera plus tard Descartes), « à l'abri des objections et des doutes, dit M. V. Giraud, — soit que ses croyances religieuses ne fussent pas assez profondes pour entrer en lice et courir les risques d'un combat singulier, — soit que, par bon sens, esprit de modération et de prudence, il les ait mises résolument à part. » La preuve, c'est qu'il se servira ensuite de cette ruine de la raison comme d'un argument pour justifier la foi irraisonnée des simples, et que son scepticisme rationnel lui sera comme un moyen d'apologétique. Mlle de Gournay, dans la *Préface* de l'édition de 1595 (Montaigne † 1592), fera de lui un « puissant pilier de la foi des simples. » Et l'épitaphe en vers grecs que l'on a gravée sur son tombeau, le loue d'avoir « au dogme du Christ, allié le scepticisme de Pyrrhon. »

Il y a la question encore de la morale de Montaigne. Son plus grave défaut, c'est que ce n'est pas une morale. Elle ne résout pas les questions, elle les élude ; elle ne définit pas le devoir, elle le supprime. Le tout est de vivre selon la nature, de suivre la nature ; la nature nous indique le bonheur : cherchons donc ce qui nous rend heureux. Tout ce qui nous rend heureux est bon. Mais le tout est de savoir ce qui nous rend heureux. Pas d'excès : l'excès du plaisir engendre la douleur, le mieux serait de trouver son plaisir dans la vertu [1], et c'est pourquoi Montaigne s'ingénie à nous peindre la vertu comme chose aisée, toute naturelle et souriante. — Dangereuse illusion ! — « Il est dangereux de prêcher le plaisir aux hommes, dit M. V. Giraud... S'il est vrai que la pratique de la vertu ne va pas sans un certain plaisir, ce plaisir est d'un ordre si spécial et d'une qualité si rare, que c'est se moquer, et profaner même le nom de la vertu que de l'assimiler à la volupté... Toutes les morales du plaisir ont eu la même fortune historique. Epicure, certes, ne méritait pas tous les reproches qu'on a pu adresser à quelques-uns de ses disciples... ; mais les disciples ont trouvé dans les doctrines du maître une justification trop facile de leurs propres appétits... Pareille mésaventure est arrivée à Montaigne ; et l'honnête Pierre Charron, et la bonne demoiselle de Gournay se seraient sans doute fort dévotement signés, s'ils avaient pu prévoir que les *Essais* allaient devenir les délices de Ninon de Lenclos. Mais il n'en est pas moins vrai que le livre de Montaigne a été l'Evangile de tous les libertins du XVIIe siècle, en attendant ceux du XVIIIe... »

Aussi bien, n'est-ce pas de morale chrétienne qu'il est question dans le livre de Montaigne, mais de morale naturelle. Pour la constituer, il ne fait aucun emprunt au christianisme. Les notions fondamentales de l'éthique chrétienne, le péché, la grâce, la corruption originelle, le repentir, lui demeurent entièrement étrangères. Il ignore ou oublie la morale chrétienne. Ses autorités et ses sources, ce sont les philosophes et les moralistes païens, à peu près jamais les moralistes chrétiens. La morale des *Essais* est une morale indépendante, — indépendante sinon vis-à-vis de Dieu, tout au moins vis-à-vis de l'Eglise et du christianisme : ce qui est une erreur, mais il faut se rappeler que ce fut l'erreur générale de tout le siècle où vécut Montaigne. Et c'est une erreur qui n'est pas inconciliable avec la persistance de la foi chez Montaigne, — pas plus que n'est inconciliable avec la persistance de la foi chez ses tenants l'erreur du libéralisme moderne qui a prétendu séparer l'Eglise et la politique, l'Eglise et la sociologie, et établir une cloison étanche entre l'Eglise et l'éthique politique et sociale, comme fait Montaigne entre l'Eglise et l'éthique générale.

M. V. Giraud, à la fin de son travail, nous laisse devant le tombeau que la veuve de Montaigne fit élever à son époux au début du XVIIe siècle et qui est aujourd'hui dans la salle des Pas-Perdus de la Faculté des Lettres de Bordeaux :

Le grand écrivain est représenté couché, les mains jointes, revêtu de son armure; son épée est à sa gauche, ses gantelets à ses côtés ; à ses pieds, un lion est couché ; derrière la tête, on a placé son casque de bataille... Montaigne sans un exemplaire des *Essais !* Montaigne en prière ! Montaigne armé de pied en cap, comme un preux chevalier du moyen âge !... On se rappelle la fin courageuse et édifiante de Montaigne, ses fréquentes protestations de fidélité à la religion de ses pères, la constante et ferme clairvoyance de son patriotisme, ses campagnes dans les armées royales, et le mot d'un contemporain, La Croix du Maine, nous affirmant qu'il a quitté la magistrature pour « suivre les armes »... Et l'on se prend à songer que le livre n'est

[1] *Essais*, liv. I, cp. XIX : — « Quoi qu'ils en disent (les stoïciens), en la vertu même, le dernier but de notre visée, c'est la *volupté. Il me plaît de leur battre les oreilles de ce mot,* qui leur est si fort à contre-cœur. Et s'il signifie quelque suprême plaisir et excessif contentement, il est mieux dû à l'assistance de la vertu qu'à nulle autre assistance. Cette volupté, pour être plus gaillarde, nerveuse, robuste, virile, n'en est que plus sérieusement voluptueuse. Et lui devions donner (à la vertu) le nom du plaisir, plus favorable, plus doux et naturel : non celui de la vigueur, duquel nous l'avons dénommée. — Cette autre volupté plus basse, si elle méritait ce beau nom, ce devait être en concurrence, non par privilège. Je la trouve moins pure d'incommodités et de traverses que n'est la vertu. Outre que son goût est plus momentané, fluide et caduc, elle a ses veilles, ses jeûnes et ses travaux, et la sueur et le sang : et en outre particulièrement ses passions tranchantes de tant de sortes, et à son côté une satiété si lourde, qu'elle équipolle à pénitence. »

pas tout l'homme ; que Montaigne, comme nous tous, a eu sans doute ses faiblesses, ses inconséquences, et ses misères ; mais qu'il a eu ses jours de grand sérieux aussi ; et que, parmi tous les personnages qu'il a joués pendant sa vie, et dont les *Essais* nous gardent l'ondoyant et divers souvenir, celui que perpétue son tombeau n'est peut-être pas le moins véridique... Qui sait, en un mot, si cette vision d'un soldat chrétien, ce n'est pas, au total, celle que Montaigne eût souhaité qu'on emportât de lui ?...

VIII. — Un autre jour *(Revue des Deux Mondes*, 1er juillet), M. V. Giraud a étudié la pensée de M. Emile Faguet (né 1847, journaliste d'opposition dans le *Courrier de la Vienne* en 1869, collaborateur au *XIXe Siècle* d'Edmond About en 1873, auteur d'innombrables articles de critique, — critique des livres, critique des mœurs, critique politique, — dont l'ensemble, s'ils étaient tous réunis, constituerait cent cinquante volumes peut-être).

Ce n'est pas une pensée religieuse. M. Faguet a perdu la foi dès ses années d'adolescence, sous l'influence surtout de Renan : « La *Vie de Jésus*, lue vers la seizième année, au lendemain d'une courte crise religieuse, consomma le complet détachement (de Faguet) à l'égard des croyances du passé. » Il n'a pas retrouvé la foi depuis ; on ne voit pas qu'il l'ait cherchée ; et il n'est pas en voie d'y revenir. (Sur le point où il en est exactement aujourd'hui, voir *Ami* 1909, p. 280).

Ce n'est pas non plus une pensée irréligieuse : M. Faguet n'a rien d'un anticlérical. Si quelques-unes de ses conclusions sont favorables à la religion, ce n'est pas lui qui aura la faiblesse de s'en alarmer ; mais, au fond, il n'en a cure. C'est un type d'*areligieux* :

Peu d'esprits, je crois, dit M. V. Giraud, ont été plus détachés des croyances confessionnelles. — « Je n'ai aucune disposition mystique », déclare Taine quelque part dans sa *Correspondance*. Ce qui n'était qu'à moitié vrai de Taine l'est, je crois, entièrement de M. Faguet ; et quand M. Faguet, parlant de Taine, dit : « Personne ne fut moins religieux, » le mot s'applique surtout à M. Faguet lui-même. Il a pour les religions en général, et en particulier (comme il l'a dit de Paul Desjardins) « pour le catholicisme le respect bienveillant qu'ont eu pour lui la plupart des penseurs et des moralistes du XIXe siècle ; mais ce n'est pas pour un raffermissement du catholicisme en France qu'il travaille. » Il estime que l'état religieux est un état plutôt sain de l'esprit, et d'autre part, il sait trop quels étroits rapports la morale entretient avec la religion pour verser jamais dans l'anticléricalisme... Etant épris d' « idées claires et distinctes », la théologie lui fait l'effet d'une métaphysique aussi aventureuse que l'autre. — « L'homme est un animal mystique, écrira-t-il dans son étude sur Bayle. Il aime ce qu'il ne comprend pas, parce qu'il aime à ne pas comprendre. » M. Faguet, lui, n'aime pas à ne pas comprendre. — « On me connaît assez peut-être, disait-il tout récemment encore à propos d'Emerson, pour bien penser qu'encore que je ne sache où jeter l'ancre, assurément je la jette encore moins qu'ailleurs dans ces nuages. »

*Encore que je ne sache où jeter l'ancre* [1]... L'aveu est triste. Et c'est le monde tout entier qui, aux yeux de M. Faguet, ne sait où jeter l'ancre. Pour lui, le bilan des deux derniers siècles se ramène à ceci : c'est que, après que le XVIIIe siècle eut détruit l'ancien pouvoir spirituel, « où la morale était comme liée », le XIXe a essayé de le restaurer, ou d'en fonder un nouveau (Auguste Comte) : mais dans les deux cas, surtout peut-être dans le second, il a radicalement échoué. M. Faguet résume l'effort catholique du XIXe siècle dans le mot échec, parce qu'il ne connaît pas le catholicisme : il ne l'a étudié que dans quelques théoriciens, Joseph de Maistre, de Bonald, Ballanche, Lamennais ; il n'en connaît que la face livresque ; il n'en a pas suivi l'histoire réelle et vivante. Et il envisage sous un jour triste l'avenir prochain :

De tout cela, — dit-il dans son article *Qu'est-ce que sera le XXe siècle ?* — de tout cela résulte un monde triste, énergique, dur, sombre, qui se sent mal à l'aise, et qui, vaguement, se sent coupable ; un monde surtout qui va trop vite, qui passe trop rapidement d'inventions en inventions nouvelles, d'état social en nouvel état social, d'état international en état international nouveau, et qui s'use comme une machine puissante lancée imprudemment à fond de train. De là ce phénomène curieux que l'on peut appeler l'instabilité morale. Le monde actuel n'est pas immoral ; il cherche une morale, en trouve dix, et n'en choisit aucune. Il hésite et vacille sur le sable mouvant d'une conscience incertaine. Il n'a plus de base solide. Les progrès du désespoir viennent de là et semblent en raison directe du progrès matériel...

Le monde moderne est à la fois laborieux, ardent, et intimement désenchanté, comme s'il était un fakir oisif, épris du Nirvana. Il se bat éperdument, et tout en combattant, non pas en mourant, comme le héros antique, mais les jambes tendues et le bras levé, il rêve du repos perdu et du calme du cœur, *dulces reminiscitur Argos*. Somme toute, il est inquiet. Comme le train sans mécanicien d'un roman de Zola, il roule follement, avec un bruit de ferrailles froissées, des rumeurs de vapeur haletante, des chansons de guerre, des chansons d'amour, des cris de dispute, des discussions railleuses, des projets de conquêtes, des remarques sur les paysages, quelques mots de prière dans un coin écarté, en se demandant un peu où décidément il peut bien aller et s'il a été bien aiguillé.

IX. — La *Revue Thomiste* (sept.-oct.) annonce l'apparition d'une nouvelle « Revue Thomiste », en Espagne : *La Ciencia tomista*, revista cienti-

[1] Lui-même ne l'a jetée nulle part ; mais il comprend et accepte très bien que d'autres la jettent là où les pousse la tournure de leur esprit. Dans un article sur Manning, écrit il y a plus de dix ans, il rappelle ces « drames terribles des grandes âmes » et rapproche dans une même catégorie le drame de Schérer, parti du protestantisme croyant pour arriver à l'agnosticisme le plus radical, — le drame de Renan, — le drame de Manning ; et il conclut :

« Qu'est-ce à dire ? Que les âmes ont des besoins divers et contraires, et que chaque doctrine établie répond à un de ces grands besoins en lui sacrifiant les autres, sans qu'aucune jusqu'à présent soit assez vaste pour les satisfaire tous... Où se trouvera la doctrine qui pourra concilier tant d'exigences diverses et contradictoires et contenir en son sein une humanité qui a besoin et d'indépendances et de cohésion, et qui a le désir du port et aussi de la tempête ? Il n'est guère à espérer que cette doctrine se rencontre jamais. Respect, en attendant, à tous les hommes de foi et de bonne volonté, et Manning fut assurément un de ces hommes-là. »

fica bimestral, bajo la direccion de los Dominicos espanoles (direction et secrétariat à Madrid, Claudio Cœlio, 114, Santo Dominguo el Réeal). Tous nos vœux de bienvenue [1].

Déjà l'an dernier nous avons annoncé (p. 571) l'apparition, en Italie, de la *Rivista di filosofia neo-scolastica*, trimestrielle, à Florence; et nous profitons de l'occasion pour rappeler ici et recommander à nos lecteurs nos autres bonnes Revues thomistes : en France, la *Revue Thomiste* (bimestrielle), la *Revue des Sciences philosophiques et théologiques* (trimestrielle), la *Pensée contemporaine*, mensuelle, de Mgr Elie Blanc; — en Belgique, *Revue néo-scolastique* (bimestrielle); — en Allemagne, le *Jahrbuch für Philosophie und spekulative Theologie*, trimestriel, qui paraît à Paderborn, chez F. Schöningh, mais dont la direction est à Vienne, aux mains de Mgr Commer, prof. à l'Université de cette ville, et qui, grâce à une collaboration extrêmement étendue et variée, prise de tous les Ordres religieux et de multiples Universités, est d'une rare sûreté et plénitude d'information, en même temps qu'il donne de vastes travaux de « philosophie et théologie spéculative » (même, dans le dernier fascicule, ces travaux spéculatifs occupent une place exceptionnelle, et peut-être excessive, en ce sens qu'il ne reste qu'une douzaine de pages pour la revue du mouvement des idées : longue dissertation sur *la copule indicative dans les langues indo-germaniques*, par dom Nussbaumer, bénédictin de Meran; *Essence et signification de l'art*, par D. Streintz, docteur en phil. et en médecine, Graz; Commentaire (en latin) sur la IIe question de la Ire Partie de la Somme théol., *An Deus sit*, par le P. del Prado, O. P., prof. à l'Université de Fribourg de Suisse; *La Volonté angélique*, par le P. Schlössinger, dominicain d'Olmütz) [1].

X. — Sur les mouvements très profonds et peut-être très prochainement redoutables qui agitent partout le monde musulman, en Asie comme en Europe et en Afrique, lire, — outre les admirables articles de M. Louis Bertrand publiés dans *Revue des Deux Mondes* au cours du printemps et de l'été de 1909 et réunis en un volume dont il sera parlé ailleurs, — *La Puissance de l'Islam, ses Confréries religieuses* (articles non signés), dans *Correspondant* du 25 novembre et du 10 décembre; — *Notes sur le Panislamisme* (signées C. E. B.) dans *Questions Diplomatiques et Coloniales* du 1er et du 15 décembre; — *L'avenir du catholicisme dans le Levant*, dans *Etudes* des Jésuites du 5 décembre (travail assez optimiste, plus optimiste que les précédents, non signé lui non plus; c'est là une remarque que l'on peut faire dans nos grandes Revues, c'est que les articles les plus sensationnels, ceux qui sont destinés à faire le tour de la presse et qui portent sur des questions très pratiques et très contemporaines, souvent ne sont pas signés ou sont signés de pseudonymes); — *L'éternelle Turquie*, par Victor Bérard, dans *Revue de Paris* du 15 juin, et *Révolution Persane*, par le même, dans la même Revue, 15 sept., 1er et 15 octobre, 1er novembre; — sur l'agitation anti-anglaise et le mouvement séparatiste aux Indes, *L'Inde aux Indous*, par le commandant Davin, *Revue des Deux Mondes*, 1er août : « Faut-il voir dans ces mouvements des prodromes de l'écroulement final?... Nous ne croyons pas à ces sombres pronostics. Au lieu de se laisser acculer, l'Angleterre fera les concessions nécessaires. Elle voudra diriger le mouvement pour le conduire et réaliser la prophétie de sir Henry Cotton : *Tôt ou tard*

[1] Elle sera d'ailleurs ouverte à tous les vrais amis de saint Thomas : — « Elle ne sera pas une revue exclusivement dominicaine, lit-on dans le programme, quoique les Dominicains en soient les principaux rédacteurs... Il y a de nombreux écrivains qui comprennent le thomisme comme nous... La revue est aussi pour eux... Ils auront les mêmes droits que nous, et sur le même terrain le même poste d'honneur et de lutte. »

Elle relève justement, dans son programme, le service que toute revue est appelée à rendre aux professeurs : — « Le 90 pour 100 des professeurs n'écrivent pas, faute d'une Revue. Or, s'il est certain que, pour savoir, il est nécessaire d'enseigner, on doit ajouter que, pour bien savoir et pour bien enseigner, il faut écrire. Le professeur qui n'écrit pas ne renouvelle pas son bagage scientifique : il devient banal et se contente de reproduire les mêmes clichés, comme un orgue de Barbarie qui redit les mêmes airs. »

Elle caractérise le thomisme : — « La science thomiste implique non pas une traduction littérale des textes du Docteur angélique, mais l'adaptation aux problèmes contemporains de ses géniales solutions. Elle implique confiance absolue en la vertu vivifiante des doctrines de l'angélique Maître, en la sublime synthèse de cet homme incomparable qui remplit de lumière le monde de la pensée... Les vastes conceptions de ce génie ne sont pas toujours susceptibles des mêmes applications. Les reflets du soleil d'Aquin ne produisent pas à toutes les époques les mêmes effets de réverbération, et ses disciples ne peuvent les utiliser de même façon. On a toujours constaté que la lumière, pour vive qu'elle soit, subit, lorsqu'elle pénètre en des corps plus denses, des réfractions plus ou moins perceptibles. »

Elle aura à cœur, « en pénétrant dans cet abîme de lumière qu'est l'âme de saint Thomas, de ne pas diminuer les perspectives grandioses de son génie. » Elle marchera à égale distance des esprits esclaves de la lettre et des esprits contempteurs de la tradition, *caminemos à igual distancia de los idolatras y los iconoclastas*.

« Que Jésus Christ notre Sauveur bénisse la nouvelle revue, termine-t-elle, et adresse, au dernier jour, à chacun de ses collaborateurs la parole qu'il adressa à notre céleste Patron : — Tu as bien écrit de moi, quelle récompense demandes-tu ? »

[1] Nous avons signalé ailleurs le livre célèbre où le protestant Eucken représente la lutte entre le thomisme et le kantisme comme « la lutte de deux mondes, » *Thomas von Aquin und Kant, Ein Kampf zweier Welten*. — Au témoignage de la *Revue philosophique* (rationaliste) et de l'*Annee philosophique* (rationaliste également), le monde kantien aurait vécu ou en serait à son crépuscule, — tandis que le mouvement thomiste (comme s'en plaint depuis longtemps le rationaliste Picavet et comme le constatait plus récemment le très rationaliste *Mercure de France*, décemb. 1908), « est en pleine force et en plein accroissement... Cette reviviscence singulière d'une pensée fossile (!), la persévérance et l'ardeur de ses interprètes actuels méritent qu'on s'en inquiète autrement qu'en de simples chroniques. » — Voir, sur le *Mouvement thomiste au XIXe siècle*, un premier article du P. Viel, O. P., dans *Revue thomiste* de nov.-déc. 1909.

*l'Inde reprendra son rang parmi les peuples de l'Orient.* »

Dans *Bulletin de la Société Gorini* (rédigé par des prêtres du diocèse de Belley : notre meilleure revue provinciale d'histoire ecclésiastique, digne en tous points du modeste et savant prêtre dont elle porte le nom), nº d'octobre 1909 : lire le 1er article d'une étude fort intéressante sur *Saint François de Sales et le diocèse de Belley*, par M. Cordenod : le diocèse de Genève, au XVIe siècle (siège transporté à Annecy en 1535), comprenait huit décanats, dont deux situés à peu près complètement sur le territoire actuel du département de l'Ain : les décanats d'Aubonne et de Ceyzérieu, le premier avec 78 paroisses, 15 prieurés ruraux, 1 Chartreuse et 2 abbayes cisterciennes, le second avec 35 paroisses, 10 prieurés et la Chartreuse d'Arvières. M. Cordenod se propose de nous redire quelles paroisses des pays de l'Ain ont été visitées par le saint évêque, ou au moins traversées par lui à l'occasion de ses voyages, son apostolat au pays de Gex, enfin ses relations avec les personnages marquants du pays, le culte dont il jouit au diocèse de Belley, les reliques ou souvenirs qui y sont restés de lui, les maisons de la Visitation qui y ont existé. — Dans le même fascicule, *Les prêtres du diocèse de Belley sur les chemins de l'exil*, par M. Rochet, 9e article (souvenirs de la Révolution) ; — *Honoré d'Urfé*, par M. Chagny, 5e article ; — une belle page de pédagogie chrétienne vécue : *Un éducateur modèle, M. Théloz, supérieur du Petit Séminaire de Meximieux*, par M. Fuz ; etc.

Les *Etudes franciscaines* de novembre annoncent un travail du P. Ephrem Baumgartner (capucin) sur l'Agape primitive, *Eucharistie und Agape im Urchristentum*, in-8 de XII-335 p., 7 f. 50, à l'Imprimerie l'Union, à Soleure (Suisse) : à l'encontre de la plupart des exégètes modernes, qui font de l'agape un repas uni à la célébration de l'Eucharistie, le P. Baumgartner essaie d'établir que l'Agape n'est autre chose qu'un repas, pris en commun, sous la présidence de l'évêque, suivi d'un entretien édifiant, suivi aussi des manifestations extraordinaires des charismes chez les Pneumatiques, — mais le tout sans lien, sans union avec la célébration du mystère eucharistique. — On a exposé longuement ici cette question si controversée de l'Agape primitive ; on y reviendra à propos du livre du P. Baumgartner.

## QUESTIONS
## de science ecclésiastique

### CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Une païenne, mariée à un païen, désire et demande le baptême. L'homme et la femme viennent à l'église, la femme très régulièrement. Mais le mari ne veut pas de cette femme : 1º parce qu'elle s'est pendue (ce qui n'est pas rare ici : ayant été vue pendant qu'elle se reposait, comme elle dit, on l'a empêchée de se pendre ; ceux qui ont essayé ne recommencent plus) ; 2º parce qu'elle ne lui a jamais donné d'enfants (elle est mariée depuis une dizaine d'années environ) ; 3º parce qu'elle manque de gentillesse (ce qui suit dépend un peu de chaque femme) : il lui reproche de ne pas lui chauffer de l'eau pour se baigner tous les jours, de ne pas lui porter sa nourriture devant lui (l'homme et la femme mangeant séparément), de ne pas lui laisser prendre sa pipe (elle lui objecte qu'il n'a qu'à se servir de la sienne propre).

Le mari, vu ces raisons, a choisi une autre fille pour être sa femme dès qu'elle sera grande, se réservant de ne garder qu'une femme et alors de se faire baptiser. Là-dessus son avis est net, et la femme qu'il renverra est celle qu'il a actuellement chez lui.

Inutile donc de changer les dispositions du mari, qui est tout pour sa future.

De plus, songer à baptiser la femme en question dans le but de la faire *user du privilège Paulin*, serait une nouveauté très mal appréciée (la station existe depuis 12 ans), qui amènerait peut-être le mécontentement du mari et le détournerait, *peut-être*, de se faire baptiser, et produirait une mauvaise impression parmi la population du village, car, à leurs yeux, ce ne serait qu'enlever de force une femme à son mari pour la donner à un autre de notre choix.

1º Doit-on s'occuper de cette femme qui demande à être baptisée, vient très régulièrement à la prière du soir et aux offices du dimanche dans le but d'être baptisée et de se faire chrétienne, fait des efforts sérieux pour assister régulièrement aux offices, a une conduite bonne et régulière, — en l'invitant à venir à l'église, en l'encourageant, en s'occupant d'elle, l'instruisant et lui apprenant les prières dans le but de la baptiser dans un avenir peu éloigné (v. g., 1 an ou 1 an et demi) ? Et alors, que conseiller à la femme vis-à-vis de son mari et quand ce dernier prendra une autre femme, car le renvoi ne se fera pas immédiatement, mais quand il y aura une occasion ou un prétexte ?

2º Ou bien doit-on seulement l'exhorter à venir à l'église, remettant à plus tard son instruction et son baptême ? Mais dans ce cas, se voyant mise à l'écart, elle se découragera et demandera pourquoi on refuse de la baptiser (les autres passant avant elle), et son mari la rejetant, elle courra risque de devenir femme publique, n'ayant jamais eu d'enfants. Si un autre homme la prend pour femme, rien d'assuré qu'il la laisse venir à l'église et qu'il veuille qu'elle soit baptisée. Et d'ailleurs, dans quelle condition sera-t-elle si le mari prend d'autres femmes ou en a ?

3º Ou bien, doit-on abandonner complètement cette femme, évitant de lui parler de quoi que ce soit qui touche la religion, et laisser marcher les événements, sous prétexte de ne mettre aucune entrave aux vues et aux desseins du mari et de laisser plutôt cette femme se perdre, dans l'espérance de pouvoir baptiser le mari quand il sera avec une autre femme ?

4º Ces cas de femmes demandant à être baptisées et faisant des efforts pour cela ne sont pas rares. En pratique, est-il bon de négliger complètement les femmes, et de ne s'en occuper que quand le mari est baptisé, se basant sur ce que la femme n'ayant aucun droit ni aucune autorité et étant à la merci du mari, on doit être de l'avis du mari et par conséquent laisser de côté les femmes, soit pour les faire venir à la chapelle, soit pour les instruire, soit pour les baptiser ?

R. — Vos solutions, ou lignes de conduite, nos 3 et 4 sont deux horreurs, dont il faut soigneusement vous détourner. Vous êtes missionnaire précisément pour tirer le plus possible la femme de l'ignoble situation d'esclave où le paganisme l'a réduite, afin de l'amener peu à peu à remplir, dans la famille et la société régénérées par le baptême, son rôle normal évangélique. Qu'il y ait à

cela des difficultés, très grosses parfois, c'est évident, et la théologie morale vous autorise à tenir compte de ces difficultés dans l'exercice pratique de votre ministère, là surtout où se trouve en jeu une loi positive, qui, comme vous le savez, peut *hic et nunc* n'obliger pas *cum gravi incommodo*. Mais différer n'est pas supprimer, et la prudence qui impose parfois des tolérances et des longueurs laisse toujours subsister quand même les saintes exigences des principes du bon zèle et du bon droit.

Nous ne goûtons pas non plus la solution nº 2, au moins dans les termes où elle est proposée et avec le concours de circonstances fâcheuses qui l'accompagnent. La femme ne doit point le sacrifice de son salut à celui de son mari, lequel d'ailleurs paraît assez peu intéressant comme mari, puisqu'il est dans la disposition de mépriser et abandonner celle qui semble, au point de vue du droit naturel, son épouse légitime, qu'il ne peut donc laisser pour contracter avec une autre, sauf recours éventuel au privilège Paulin.

La solution nº 1 demande à être discutée. Deux inconvénients, dites-vous, s'opposent au baptême immédiat de la femme en question : 1º le scandale qui pourrait en résulter en cas de rupture par usage du privilège, 2º la mauvaise impression produite sur le mari qui ne voudrait peut-être plus après cela se faire baptiser.

Le second inconvénient ne devrait pas suffire à vous arrêter, d'autant moins que le mari se met dans un très mauvais cas en se montrant disposé à répudier sa femme légitime pour convoler avec une autre qu'il tient en réserve pour cela, dans une pensée adultère.

La première difficulté semble plus sérieuse.

Le souci du bien public doit, en effet, peser d'un grand poids dans la balance de vos jugements et intérêts d'ordre privé. Mais jusqu'où faut-il pousser la longanimité tolérante, le provisoire d'une prudente abstention, quand il s'agit d'un *scandalum pusillorum*, c'est-à-dire d'un simple étonnement provenant en définitive non d'un crime mais d'une œuvre en soi très bonne, quoique momentanément susceptible d'être mal comprise, faute d'instruction convenable dans l'esprit de ceux qui en seront les témoins ?

Il paraît bien peu supposable que la discipline du privilège Paulin reste toujours, longtemps même, ignorée dans votre milieu de mission, alors qu'elle est si connue et usitée ailleurs en régions et circonstances analogues. Il faudra sans doute que vous arriviez à cette nouveauté un jour ou l'autre. D'ailleurs, que comptez-vous faire, quand le mari voudra être baptisé et rompre sa première union pour se marier avec la fiancée qu'il tient dès maintenant en réserve? Le privilège Paulin à son usage, si tant est qu'il puisse en user, sera-t-il, en ce temps-là, moins périlleux pour le bien général qu'il ne le serait présentement, étant donné qu'on pût en faire bénéficier son actuelle légitime ?

A notre humble avis, il conviendrait de préparer le baptême de la femme, virtuellement déjà délaissée. Nous disons « préparer, » avec toutes précautions utiles quant aux trois intérêts en cause : la femme, le mari, l'ordre public. Il ne faudrait donc rien précipiter, ni, tout de même, rien refuser par règle de principe absolu. Le jour où, après instruction convenable du mari et de vos chrétiens, le baptême « paulinien » — si, encore une fois, les conditions du cas permettent l'usage du privilège — le jour donc où le baptême de la femme ne présenterait plus, au moins de façon sérieusement alarmante, les graves inconvénients que vous redoutez, rien ne vous empêcherait d'y procéder.

Toutefois, comme il s'agit ici d'une affaire assez délicate de for externe, où le bien de la communauté chrétienne est en jeu, nous vous conseillons fort d'en référer à l'autorité ecclésiastique compétente avant de vous arrêter à une décision ferme. Dans ces sortes de problèmes casuistiques intéressant le bon gouvernement spirituel extérieur de la société chrétienne, il est très souvent nécessaire, toujours sage, de solliciter l'avis des supérieurs, à cause de la grâce d'état dont ils sont investis pour prendre à leur compte, sur ce terrain-là, les responsabilités qui leur appartiennent.

---

Q. — Il arrive souvent dans nos missions qu'aux recommandations faites à un païen moribond qu'on veut baptiser : « Il faut ne garder qu'une femme, il faut renoncer à tes pratiques païennes, etc., » celui-ci ne répond qu'une chose : « Pourquoi me dis-tu cela ? Tu sais bien que je vais mourir. » Impossible d'en tirer autre chose que ce : « Je vais mourir. »

Mes confrères s'accordent à croire que les païens en question ne pensent en effet qu'à la mort, ne voient rien autre dans l'avenir. Ils sont sûrs de mourir et ne comprennent pas qu'on leur demande ce qu'ils feraient s'ils devaient vivre encore.

Y a-t-il là le ferme propos qui doit accompagner la contrition, et peut-on espérer que les baptêmes faits dans ces conditions soient bien efficaces ?

R. — Il est certain que la réponse du moribond ainsi formulée ne donne guère de base à une appréciation probable de son véritable état d'âme. Mais pourquoi aussi poser la question, comme on le fait, au *présent*, alors qu'elle serait tout autrement intelligible au futur conditionnel, sans cesser d'être théologiquement suffisante ?

Le païen ne voit pas en quoi le fait de renvoyer sa seconde femme ou d'abandonner les pratiques de l'idolâtrie peut intéresser sa situation actuelle, puisqu'il va mourir. Que lui parle-t-on de femme et de culte ? Tout est fini pour lui. Il sait que la mort va tout lui enlever, et dès lors ne comprend pas que le missionnaire lui pose une question aussi vaine et dénuée de sens pratique.

Demandez-lui donc : « Si tu revenais à la santé, consentirais-tu à ne garder qu'une femme, à renoncer à tes pratiques païennes ? » Et vous verrez que tout autre sera son attitude, plus claire sa réponse. C'est, il est vrai, une hypothèse qu'on lui